

Histoire d'Arturo :

En Chine, il y a longtemps...

C'est l'histoire d'un jeune homme qui, après un long voyage à travers deux provinces, était arrivé à un monastère dont on disait qu'il était tenu par un maître très réputé, très efficace, mais très bizarre et très mystérieux.

Or donc, après une rude grimpette dans un vallon humide, le garçon parvint devant l'entrée, qui semblait abandonnée. Il appela. Personne ne répondit. Il pénétra dans l'enceinte, arpenta les galeries, ouvrit des portes... Toujours personne, à part, derrière la pagode, un petit gros, un jardinier qu'il découvrit ratissant des feuilles mortes. Il se présenta, et demanda après le maître.

« Et c'est pourquoi faire, s'il te plaît ? répondit l'autre.

— C'est pour suivre son enseignement.

— Pas de problème, tu n'as qu'à aller t'installer dans cette cabane que tu vois ici, et quand tu seras prêt, viens me voir et je te dirai ce qu'il faut faire.

— Très bien. Mais le maître ? il voudra peut-être me voir ?

— T'inquiètes, c'est tout vu ! Demande-toi, toi, si tu veux voir le maître... » et sur ces inquiétantes paroles, le jardinier retourna à ses feuilles mortes... Le novice, tout content, s'installa dans sa cahute : il fit le ménage, il chassa les

araignées, il alla couper des bruyères pour sa literie. Après quoi il prit un seau d'eau, et vas-y que je te brosse partout, et que ça brille, un vrai modèle de moinillon, on en voudrait cent comme lui. Quand il estima qu'il avait bien montré qu'il voulait s'intégrer, il retourna voir le jardinier :

« Ça va, je suis prêt !

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! Enfin... Bien, alors, pour commencer, puisque c'est l'automne, tu va nous fendre et couper le bois qui se trouve derrière cette pagode, et tu entasseras les bûches à côté de la porte. Quand tout le bois aura été préparé, je te donnerai autre chose à faire. Allez, zou !

— Oui bon d'accord, mais le maître ?

— Eh bien quoi, le maître ? C'est tout vu, tu es accepté ! Ah, tant que j'y pense : quand le soleil disparaît derrière cette montagne, c'est l'heure de la prière. Après, on mange et on se couche, car on se lève tôt. Bon, tu as du travail, moi aussi, alors à plus tard ! »

Le novice passa tout le reste de l'après-midi à fendre du bois, à le scier, à l'entasser près de la porte de la petite pagode. Quand le soleil se coucha derrière la montagne, il s'arrêta, se lava un peu et alla au temple. Là, il retrouva le jardinier qui allumait des bâtonnets d'encens ; sous ses ordres, il s'occupa un peu dans la salle, il médita, il fit tout ce que font les moines dans ces endroits,

après quoi tous deux allèrent manger. Du riz, de l'eau, quelques champignons, des châtaignes. Pas d'autres convives, et toujours pas de maître. « Mais il est où ? » demandait le novice, qui regardait à gauche, à droite, et ne voyait personne. À la fin, l'autre lui répondit : « Et alors, où en es-tu de ton bois ?

— Ça va vite ! Encore sept ou huit séances comme celle-ci, et tout sera coupé !

— Y'a pas le feu, prends ton temps, l'hiver n'est pas encore là. Et ne vas pas te faire un tour de rein, d'accord ? C'est pas moi qui te soignerai, te voilà averti. »

Le jour suivant, et pendant deux semaines encore, le novice coupa le bois et l'entassa, tout en prenant son temps pour ne pas se faire de mal, puisque, après tout, le zèle ne semblait pas avoir grande valeur par ici. Quand le soleil se couchait derrière la montagne, il allait à la prière ; il y retrouvait le jardinier. Après, ils mangeaient. C'étaient les seuls moments de la journée où ils étaient ensemble : dans la pagode, et à table. Le matin, dès qu'il faisait jour, ils se levaient et allaient à leurs occupations chacun de son côté.

Enfin arriva le bout de la corvée ; et ce fut, en ce dernier jour, avec surprise que le garçon constata que toutes ces bûches anarchiques lui manqueraient, elles qui disaient chacune un arbre, des mousses, un coin de forêt, tandis que les parallélépipèdes bien réglementaires en lesquels il les avait transformées n'évoquaient rien d'autre que le fourneau.

Pensif, mais content tout de même, il alla voir le jardinier :

« J'ai tout coupé !

— C'est bien. Alors maintenant, on va changer de travail. Moi, j'ai des choses à faire sur le toit de la cuisine, mais je m'en sortirai tout seul. Pendant ce temps, toi, tu vas ouvrir le coffre qui est dans la réserve, et tu en retireras tous les bâtonnets d'encens qui y sont ensachés. Ta mission sera de les couper en deux, en refaisant des pointes en biseau pour pouvoir les planter, et après tu remettras les anciennes têtes dans les sacs d'origine. Les nouveaux bâtonnets, tu en feras des petits fagots de cent, que tu entreposeras derrière le gros bouddha. Il y a de la ficelle rouge dans le coffre, et aussi un petit couteau.

— Pas de problème. J'y vais tout de suite.

— Pas si vite, grand fada ! Écoute : à gauche du coffre, il y a un tas de fientes et de pelotes ; c'est un hibou qui habite là. Chaque soir, il sort par la lucarne et va chasser. Dès qu'il s'en va, tu peux t'arrêter. Voilà. Quand tout sera fait, reviens me voir. Mais prends ton temps, hein ? Il n'y a pas le feu, et ne va pas te blesser parce que c'est pas moi qui te soignerai, te voilà averti. »

Bon... Le type alla dans la réserve, et il fit ce que le jardinier lui avait dit. Pendant trois grandes semaines, d'un bâtonnet en faisant deux, il s'occupa bien proprement. Cependant, il ne fut pas long à perdre patience, cas le tas

baissait peu. La première fois que le courage lui manqua : « Bon sang, se dit-il, c'est typiquement le truc idiot qu'on donne à faire pour éprouver les candidats ! » et il se promit de tenir, par pur esprit de contradiction. Néanmoins, quel travail imbécile ! Autant la coupe du bois avait eu un certain sens, autant ce poste-ci semblait dénué de toute valeur pratique, à part le fait qu'on économisait ainsi de l'encens sur le dos des clampins qui viendraient l'acheter pour le planter au pied des statues.

Tout en travaillant, le novice songeait au monastère, toujours désert. Avec son petit air d'abandon, ses vents coulis, ses toiles d'araignées qui tremblaient aux lucarnes et sous les poutres, le domaine semblait ne pouvoir offrir asile qu'aux fantômes et aux souvenirs. Le novice trouvait l'endroit inquiétant.

Et puis, où était le maître, à la fin ? Pourquoi ne le voyait-on jamais ? Ce ne pouvait être le jardinier ! Un maître, n'est-ce pas, un vrai de vrai, renommé à deux provinces d'ici, ça cause peu, ça vous regarde comme si vous étiez un étron, ça médite longtemps avec des airs impénétrables, et puis enfin, parfois, ça consent à lâcher une parole bizarrissime qu'on met trois ans à comprendre, et encore si on fait partie des meilleurs.

En outre, autre mystère : pourquoi le novice était-il le seul élève ? Il n'osait pas poser de questions à ce sujet, de peur d'indisposer. Alors, il se concentrait sur son travail, appréciant cependant la compagnie du hibou, qui, discret compagnon, lui servait d'horloge ; il aimait aussi les rayons de soleil tout dorés de poussières dans la pénombre de la réserve, et les gratouillis des souris derrière les paniers. Le novice aimait encore écouter les bruits sourds de la charpente quand le vent poussait le toit. L'ensemble faisait un gîte confortable.

Tous les soirs, à l'heure où le hibou s'envolait par la lucarne, il s'arrêtait de tailler ses tiges, et s'en allait retrouver son instructeur l'homme à tout faire, qui descendait de son toit dès qu'il voyait le gamin rappliquer. La saison avançait. Maintenant, quand ils avaient fini de manger et qu'ils se quittaient pour aller dormir, la nuit était tombée. L'hiver descendait chaque jour un peu plus bas sur la pente, qui se réveillait un matin toute blanche de givre, et une semaine plus tard accueillait ses premiers flocons, qui ne fondaient bientôt plus. On avait mis en chauffe un poêle dans la cuisine.

Au bout de la troisième semaine, le novice retourna voir le frère couvreur. Il se mit au pied de l'échelle, leva la tête, et dit aux tuiles : « C'est fait ! » Une tête apparut devant les nuages. Puis une grosse paire de fesses. L'échelle trembla bientôt sous le poids du moine qui descendait.

« Bravo ! Eh bien moi.. Encore une petite heure, et j'en aurai terminé aussi... Après, je vais aller chercher des châtaignes, il y en a tout un bois à une heure d'ici en descendant. Pendant ce temps, si tu le veux bien, je vais te donner un travail *très* délicat, et que tu es le seul à pouvoir entreprendre parce qu'il y faut de bons yeux. Mais ne va pas me le saboter, hein ?

— Ah, mais moi je ne sabote jamais rien. Qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Dans la cuisine, cherche dans les jarres de riz ; prends de celui à longs grains, remplis-en trois sachets que tu trouveras pendus derrière la porte, et voilà ce que tu vas faire : tu couperas chaque grain de riz de ces trois sachets dans le sens de la longueur.

— Que je...

— Oui... Tiens, voici une loupe et un stylet. Il y a une pierre à découper derrière l'autel, c'est là-dessus que tu prépareras les grains, et tu les mettras dans les petites boîtes laquées noires qui sont en pile à côté de la pierre...

— Eh ben ça alors !

— Si on t'avait dit, hein ? Mais je ne t'oblige pas, mon canard. Ici, chacun est libre de tailler la route quand il l'entend. Qu'est-ce que tu décides ?

— D'accord, je vais le faire, mais je ne comprends vraiment pas...

— Surtout remplis-les bien. C'est pour la fête de Chong Yang, le Double Neuf ; les villageois monteront, et nous aurons en plus, peut-être, un invité de très

haut rang ; alors tâche de t'appliquer !

— Je m'applique toujours !

— Tant mieux. Mais ne vas pas t'entailler un doigt, hein ? C'est pas moi qui te soignerai, tu connais la chanson. »

Ah, misère de misère ! Pendant quatre interminables semaines de fou, le pauvre novice s'escrima à découper ces imbéciles de grains de riz dans le sens de la longueur. Mais c'est terriblement dur, le riz sec ! On ne le sait pas, tant qu'on n'a pas essayé, mais couper du riz en deux moitiés égales, c'est l'enfer absolu, avec démons, furies, grimaces, et tous les hurlements ! Surtout que ce stylet maudit était fermement décidé à nuire : enragé sanguinaire, il semblait habité par l'esprit d'un chat dingue. Le novice fut bien mordu et y perdit quelques lamelles de doigts, mais il n'alla pas se plaindre puisque l'autre ne voulait rien avoir à faire avec les bobos.

Il lui vint cependant une idée bien sournoise. Dès le début, il garda ces morceaux de chair qui lui avaient tant coûté et qu'il dépensait ici d'abondance, et les fit sécher. Il faut bien s'amuser, n'est-ce pas ? Alors, attends un peu, mon bonhomme. Tu te fiches de mes coupures ? Tu me donnes des choses idiotes à faire, tu te payes ma trombine ? À ta guise, mais il y aura une facture...

Le temps passant, il apprit à dompter l'abominable couteau, et ses doigts purent travailler sans trop de crainte. La chair coupée séchait, en minuscules jambons qu'il tenait suspendus à de fins brins de lin. Le dernier soir, il mettrait tout ça dans le bouillon et en régalerait son jardinier-couvreur, pour lui apprendre à flanquer des corvées démentes aux pauvres innocents qui viennent lui rendre visite. Et c'est ce qu'il fit ! Ce fut, du reste, un excellent repas.

Mais l'on n'en est pas encore là. Entre deux coupures aux doigts, le jeune homme, bien qu'il eût vaincu l'énorme tas de bois et qu'il fût ensuite venu à bout des terribles bâtonnets d'encens, se prit à douter de la santé mentale du vieux moine, tant ce qu'il avait à faire maintenant lui paraissait archi totalement complètement nul, dépourvu de toute espèce de sens commun. Que peut-on bien apprendre d'essentiel en coupant des grains de riz en deux ?

Chacun sait qu'en général, les instructeurs se plaisent à donner à leurs élèves des tâches bizarres, qui semblent hors sujet, sans rapport aucun avec le but de l'enseignement tel qu'on se l'imagine. Comme si, pour apprendre à sarcler, un paysan demandait à son apprenti d'aller cueillir des faînes au sommet des hêtres, et uniquement celles qui sont au sommet, orientées à l'ouest, et sans trous de vers. Alors le disciple monte aux arbres, passe un mois entier dans les branches, cambré au-delà du raisonnable pour

arracher les fruits qui se balancent dans le vent, avec, juste derrière sa main, des nuages qui passent et des corbeaux virevoltant dans les bourrasques. Au bout du mois, le disciple en connaît un paquet sur la météo, les arbres, les oiseaux, les coups de vent, l'équilibre, l'écorce et la mousse. Mais pour ce qui est de sarcler, le mystère reste complet et bien opaque. Fuligineux.

« Et pourtant ! lui dit le paysan... Maintenant, prend la sarclette, et abats-la contre les mottes de terre, en prenant ton élan comme si tu voulais cueillir une faine qu'un corbeau te dispute. Cambre-toi bien... voilà ! Feu ! ...Ouh ça c'est du cratère ! Eh bien bravo tu sais sarcler... Tu me feras tout ce champ, là, et aussi celui-là, et cet autre encore. À ce soir ! »

Peut-être ici était-ce pareil... Pourquoi le novice était-il venu dans ces montagnes ? Est-ce que fendre des grains de riz en deux répondait à son désir, à ses attentes assoiffées de connaissance et de sérénité ?

À la première question, il ne pouvait même plus répondre ; il ne savait plus pourquoi il était monté jusqu'ici. Les anciennes raisons avaient disparu, tant elles apparaissaient futiles et presque inavouables aujourd'hui, et rien depuis n'était venu les remplacer.

À la seconde question, par contre, il pouvait répondre très facilement : non, je n'ai jamais rêvé de me coltiner des centaines de grains de riz, et je ne sais vraiment pas quoi faire de cette occupation... Alors pourquoi continuer ?

Pourquoi coupa-t-il tout ? Pourquoi ne s'enfuit-il pas en traitant l'autre type de vieux tromblon ? Par de la pure obstination ? Oui, certes, il y a de ça, et les mariages peuvent tenir aussi grâce à de la pure obstination, mais elle ne les nourrit pas. Ici, quelque chose d'autre avait retenu le novice, quelque chose qui lui avait donné de la force, et, nous dirons même, l'aisance, et finalement la désinvolture nécessaire pour venir à bout de cette tâche idiote consistant à couper, en deux et dans le sens de la longueur, les affreux petits grains de riz séchés : c'est qu'il se plaisait bien dans cet endroit, avec ce moine délirant, le hibou, le vent sous les toits, le poêle et le bel hiver.

Car l'hiver était là, oui. Plus bas l'automne résistait encore, mais, à l'altitude du monastère, la neige tenait ; oh pas bien épaisse, mais suffisante pour simplifier le paysage. Dans tout ce blanc giclaient quelques taches rouges : des baies sur les branches luisantes d'un buisson, une feuille accrochée à son rameau noirci. Devant ce spectacle, il venait au novice l'envie d'écrire des poèmes. Ou même de peindre. Mais les pinceaux coûtent cher, et l'on n'apprend pas tout seul. Alors il coupait son riz, et regardait le monde blanchir dans le grand silence des montagnes endormies.

Enfin, enfin, glapissez violons, hurlez trompettes, le grand jour arriva : le jour du dernier grain de riz, le jour du terrible bouillon aux doigts séchés.

Le novice descendit aux châtaigniers : « Wan Lei Feng, lumière de ces bois ! Ô véritable génie de la combe, toi qui tiens serrées les réponses aux mystères ! Maître des vallons, prince de la mousse et des lichens barbus, j'ai terminé de fendre le riz, les boîtes laquées sont pleines et la soupe est prête !

— J'ai rien compris, qu'est-ce que tu racontes ? dit une voix au milieu des troncs
— À table !

— Que voilà de guillerettes paroles ! » Le moine apparut entre deux rochers, portant un de ces lourds sacs de jute qu'il montait, chaque soir, rempli de châtaignes, pansu comme une marmite. « Il était temps, le Double Neuf arrive ! Tiens, toi qui es jeune, aide-moi à porter celui-ci, et moi je prendrai celui-là, qui est tout de même un peu plus petit ». Il extirpa un autre sac de sous un tas de feuilles, et tous deux se mirent en route vers le monastère et la bonne soupe.

« Bon, alors dis-moi, fils : qu'est-ce qu'une montagne ?

— Oncle, une montagne se gravit avec patience et endurance. Plus on monte, plus on voit le résultat...

— Certes. Mais encore ?

— Euh... Au sommet, tout s'arrête ?

— Eh ben...

— Parce qu'il n'y a plus de montagne...

— Ah, tu as remarqué, toi aussi ? Oui bon pardonne-moi, continue...

— Après, vient la descente. Et la descente est à la fois comme un gain qu'on ramasse... et aussi comme un trésor qu'on perd peu à peu.

— Ah, enfin ! Oui mon fillot, la montagne apprend à gagner et à perdre. C'est bien, jeune homme. Mais sauras-tu me dire ce qu'est un col ?

— Oncle, plus on s'approche d'un col, plus c'est dur. Pour finir, on le franchit avec de la neige jusqu'au menton. Le vent y est imprévisible. On y craint les avalanches. Il y faut de la foi... Dans la descente, de nouvelles difficultés surgissent. Un col demande de l'obstination, de celle qui plisse le front d'un buffle ; le bagage y est lourd... Le col muscle la volonté ?

— Et puis aussi il rend prudent. Bon ! Mais comment traverserais-tu un plateau dans le blizzard, quand la neige attaque les yeux, rentre dans les narines, et que la tempête, en plus de te geler, te coupe le souffle ?

— En plus de la patience, de l'endurance, de la foi, de la volonté, de la force et de la prudence, le plateau dans la tempête demande, je crois... d'avoir de la confiance en soi, une grande tranquillité. Et, bien sûr, que l'esprit ne perde pas son cap malgré la tourmente. Oncle, vos grains de riz ont eu raison de tout ce que je leur avais offert comme patience, obstination, volonté, tout ! Mais j'avais un but : continuer à vivre ici, rencontrer le maître... *Peu importe la dureté de la tâche, je ne me retirerai pas, car je tiens à mon projet !* Voilà ce que je me disais lorsque je me sentais flancher. Je me suis donné l'ordre, à moi-même,

de tenir et de finir. Ordre de résister, et de vaincre. Et j'ai obéi ! Et j'ai vaincu !

Et me voici ! Mais vous m'avez bien fait mariner, quand même, savez-vous ?

— Parce que tu penses avoir connu la tourmente ?

— Ah ben oui alors !

— Ah ben non alors ! Tu n'as rien vu du tout, sapajou ! Bon, va te laver, va te détendre, mangeons un bon coup, et après tu descendras au village. Reviens dans trois jours, pour la fête. Tu as de l'argent ? Très bien. Tu remonteras ici avec les gens qui viendront au temple. Ah, et surtout n'oublie pas, achète-nous du vin de chrysanthème, et prends-en pour trois. Notre invité sera là.

— Et le maître ?

— Mais quel cruchon ! Tout le monde a compris sauf lui !

— C'est vous ?

— Hô ! On ne s'y attendait pas !

— Woaaaa...

— Parfois, tu es monumental. »

Le lendemain, dès avant l'aube, le jeune homme descendit dans la vallée.

Et, oui bien sûr, le moine a tout avalé de la soupe aux doigts, il a même fait des compliments.

Au village, il y avait une auberge, où le novice s'était arrêté à l'aller. Elle était simplement miteuse, mais il lui sembla qu'elle était devenue aussi vénéneuse que Babylone. Il aurait voulu se mettre des œillères pour ne plus voir certaines des bassesses qui s'y pratiquaient. Tout le temps, il découvrait quelque chose de bien sournois, de bien immonde, et il se lamentait : « Quelle souillure, quel crétin, quel rase-mottes ! Non mais vraiment, qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! » Et puis encore : « Mais c'est une honte énorme ! Ce type est en train d'escroquer cette pauvre fille, et il va la coller dans sa couche, en plus ? Ah, mais qu'est-ce que je fais ici ? Pourquoi suis-je descendu parmi les diables ? »

Eh oui, pourquoi ? Il rencontra toutes sortes de gens ; des méchants, des bons, des sages ou semblant l'être, des qui se voulaient importants, des qui suintaient d'humiliations, des qu'on envoya boire à la porte tellement ils puaien. Régulièrement, il y en avait qui venaient chercher la bagarre, soit par envie de se faire corriger, soit par besoin de se rassurer en remportant une victoire sur de plus faibles. Dans cette auberge, il y avait de tout. Il y avait même deux putes qui étaient mortes de rire en contemplant la longue et blanchâtre figure que tirait notre novice en exil. Et lui méprisait les uns, jalousait les autres, jugeait tout le monde. Il était complètement perdu.

Alors, pendant ces trois jours de permission, il se saoula lentement. Le soir, complètement poivré, il allait se coucher, mécontent de lui-même, triste, coupable, se sentant moche, inutile et raté. Le matin, il se levait nauséux, mais avec l'intention de réagir, d'échapper à sa déliquescence ; et puis l'odieux spectacle le replongeait dans son marigot. Ne pouvait-il donc plus vivre avec les autres gens ? Son argent fondait.

À la fin du second jour, il acheta six bouteilles de baijiu, le vin de riz, que la marchande remplit devant lui. Elle pencha une énorme bonbonne au-dessus de chaque flacon, et n'en versa pas une seule goutte à côté. Le novice ne pouvait détacher son regard des bras de la marchande, qui étaient épais comme des cuisses. Jamais il n'en avait vu d'aussi gros.

Dans la bonbonne nageaient des centaines de pétales de chrysanthème. Il paya trois-cents sapèques et reçut les six bouteilles, qu'il fourra dans son sac. Après quoi il repartit à l'auberge. Dans le dortoir vide, il entourra chaque flacon dans des chiffons, et remit le tout bien à l'abri au fond du sac, caché sous le peu de linge qu'il possédait. Mais voilà : le sac avait grossi ! Maintenant, il était évident qu'il attirerait la curiosité... Que faire ?

S'il le laissait là, et qu'il allait manger, quand il remonterait il ne trouverait plus rien du tout, ça ne faisait pas un pli, car pour ça on peut faire confiance aux humains, toujours un œil qui traîne et jamais bienveillant. Mais s'il l'emportait, tout le monde le remarquerait, et les emmerdeurs, qui ne manquent jamais, le harcèleraient ou susciteraient une bagarre au cours de laquelle il serait entraîné dehors, rossé, dévalisé, tué peut-être ! Mon Dieu que c'est pénible...

Une solution aurait consisté à ne pas descendre, et à rester au lit, le sac sous la couverture. Mais il aurait eu faim, soif ; il n'aurait jamais pu tenir jusqu'au matin, immobile à écouter son estomac gronder.

C'était un petit problème, mais il prenait des proportions énormes dans le silence du dortoir vide. Heureusement, pour finir, le novice eut une bonne idée. Juste avant le crépuscule, il descendit manger dans la salle commune, avec son sac. À cette heure, il y a peu de monde : surtout des couche-tôt, pressés de manger et d'aller pioncer. Les poivrots du jour ne sont plus en état de nuire, et ceux du soir sont à peine réveillés. Personne ne fit attention quand il pénétra dans la salle. Lui n'avait pas encore faim, mais il se força, et passa commande... C'était l'heure où les chercheurs de poux dans la tête émergent de leur sieste, où ils ronchonnent et se grattent de partout en pétant et en

cherchant à boire ; on ne les verrait pas avant encore longtemps. D'ici-là, il aurait fini de manger, bien au chaud à l'abri au milieu des gens sobres ; puis, comme il ne voudrait pas retourner au dortoir, de peur d'y rencontrer du chahut, il sortirait dans la nuit. Ombre parmi les ombres, il croiserait les fâcheux en route pour leur biture quotidienne ; il irait rôder près des lisières jusqu'au lever de la lune, quand les sinistres s'écroulent ivres ; puis il reviendrait, il traverserait la salle comme un fantôme, saluerait en passant l'aubergiste qui lui jetterait un œil soupçonneux – d'où qu'il vient asteure, çui-là ? – et monterait se coucher. Bon plan !

« C'est décidé, je vais faire exactement comme ça ». Ayant fini de manger, il se leva pour payer, quand soudain, badaboum et château de cartes, tout son beau programme fut chamboulé. Voilà que des soldats débarquèrent, de la pure racaille de yamen, en route pour le chef-lieu, avec un prisonnier en carcan qu'ils escortaient, et une saumure dans laquelle ils transportaient une tête qu'ils exhibèrent illico pour écœurer les consommateurs. Bien entendu, ils avisèrent le sac du novice : « Hep toi là-bas, qu'est-ce que tu transportes ? — Euh... qui... moi ? » chuina le moinillon. Gros silence dans la pièce.

« Oui, toi, tronche de porc ! ramène ton sac !
— C'est pour le monastère...

— Qu'est-ce qui est pour le monastère, chat pelé ? Ouvre ce truc ! »

Le novice ouvrit le truc. Les autres soldats s'étaient rapprochés, l'air détendu. Peut-être qu'ils voulaient juste contrôler, après tout. « C'est quoi ces torchons ? Y cachent quoi ?

— C'est pour le monastère, seigneur.

— Ces torchons merdeux ? Te fous pas de ma gueule ! » Le novice reçut une claque énorme, et s'écroura entre le banc et la table.

« Debout ma couille, et démaillotes-en un, qu'on voye un peu ce que tu nous caches... Moi je suis bien sûr que c'est des quéquettes en bois pour les bons moines pendant les longues soirées d'hiver pas vrai vouzautes ? Avoue que c'est des quéquettes en bois ! (Baffe) tu réponds, crâne moisi ?

— Non, c'est juste...

— (Baffe) Ta gueule et démaillote ! (Baffe) Alors comme ça c'est pas des quéquettes en bois ? (Baffe) Tu oses m'affirmer à moi, que je suis en train de mentir ? Non mais vous entendez ça ? »

Complètement offusqué, il se retourna vers sa bande qui s'indigna : oser parler comme ça au chef ? Y en a qui veulent la mort lente, c'est clair ! Tout le monde prit un air bien sinistre, et notre apprenti novice reçut une autre baffe, gigantesque, cosmique, de celles qui vous montrent l'espace étoilé avec ses galaxies tourbillonnantes, et Dieu tout au fond derrière les milliards d'ailes de

ses anges qui volent en générant un bruit comparable à ce qu'on entend à l'intérieur d'un nuage de sauterelles, c'est vous dire s'il y a foule.

La céleste baffe fut suivie d'une série de coups de pied dans la mâchoire et dans les côtes, destinée à remettre le novice debout sans doute, car il s'était encore effondré entre les tables. Deux dents en profitèrent pour se sauver lâchement.

« Alors, face de chatte pourrie, p'tit pédé puant, dis-moi encore : c'est pas des braquemarts pour les pédales du monastère ? C'est pas des bâtons merdeux pour te fourrer le coquillard ? Gros malin qui se les garde pour lui tout seul ! T'as peur qu'on te les utilise, c'est ça ? Non mais tu nous prend pour quoi !!? Tu crois qu'on est des tarlouzes ?!!

— !?!????

— Chef, là il vous manque de respect.

— Ah oui là c'est clair de chez clair, y s'fout de not' gueule à tous.

— Faudrait voir à le corriger !

— Ben oui quoi ? On peut pas laisser dire des choses pareilles !

— Allez-y, chef ! On vous regarde pas ! »

Ayant pris l'avis de sa troupe, le chef rumina longtemps, tout en contemplant d'un air féroce le tas de bouse qui tremblotait à ses pieds, et qui tâtonnait le plancher à la recherche de ses quenottes en cavale. Une scène de

tous les temps, de tous les pays. Ah, pourquoi donc est-ce si souvent la racaille qui se précipite dans les uniformes ? Pourquoi les chiens du mandarin sont-ils toujours, systématiquement et sans exception, impitoyables avec les faibles, poltrons avec les fauves, obséquieux avec leurs supérieurs ?

Et pourquoi ressasser des questions vaines ? Soudain le chef explosa.

« J'EN AI MARRE !! J'EN AI MA CLaque DE CE CONNARD VICIEUX !!

— Rhaaahaïe vous m'faites mal vous m'faites mal vous m'faites mal !!!

— EST-CE QUE JE SUIS UN MENTEUR ???

— Nan vous mentez pas ! Nan vous mentez pas !...

— EST-CE QUE C'EST BIEN DES BÂTONS MERDEUX ???

— Oui c'est des bâtons merdeux !...

— ALORS QUI EST UN MENTEUR ???

— C'est moi m'sieur.

— PLUS FORT ! QUI C'EST QUI EST UN MENTEUR ?

— C'EST MOI QUI SUIS UN MENTEUR, CHEF !!!

— QUI EST UN GROS PÉDÉ ?

— JE SUIS UN GROS PÉDÉ ! JE SUIS UN GROS PÉDÉ ! »

Le chef le relâcha... L'autre se recroquevilla sur sa douleur. « C'est bien !
ET VOUS AUTRES LES VILLAGEOIS DE MERDE ! QUAND DONC VOUS
COMPRENDRÉZ QU'ON DOIT PAS MENTIR AUX GENS DU YAMEN ?!! »

Il dégaina son sabre et coupa une table en deux.

Là c'en fut trop. Tout le monde s'enfuit par les diverses issues, suivant en cela l'exemple du personnel de salle qui avait pris la clé des champs dès la première baffe. Sagesse populaire, appuyée par de nombreux dictons, entre lesquels il convient de citer celui-ci, très important : « Ne vous mettez pas en avant, mais ne restez pas en arrière », qui sert à de nombreux plats.

Mais, et l'honneur dans tout ça, me direz-vous ? Puisque « dix brindilles sont plus fortes qu'une seule », pourquoi ne pas jeter ces malfaisants dehors, les faire disparaître, les donner à manger aux porcs qu'on entend bruire de l'autre côté de la cour, et se partager leurs dépouilles ?

À cela, deux réponses emboîtées. La première : « les héros vivent dans les livres ». La seconde : « une fois bien alimenté et correctement vêtu, on sait différencier l'honneur de la honte ». Et enfin, ceci qui résume tout : « qui s'approche du yamen s'approche de sa tombe » ; à rapprocher de « qui voit le mandarin voit sa fin ». Plus ou moins. Donc, quand les chats débarquent, les souris ne réfléchissent pas, elles se carapotent, et malheur à qui se fait prendre. Pas de héros en dehors des livres.

Ceci n'est pas un livre, mais une histoire. Et dans l'histoire, le chef, après avoir pavoisé devant sa victime, lui annonça, magnanime : « Pour cette fois, ça ira ; tu ne perdras qu'un doigt ». À quoi l'autre sursauta et allait pour s'étonner tout haut avant de se raviser : surtout ne rien dire, sinon ce pourrait bien être une main entière... Un soldat s'approcha, et lui retourna un doigt, crackicrac.

Enfin l'on démaillota une des bouteilles du sac. « Ta mère la pute c'est pas un chibre !!! Chef, il s'est encore foutu de nous ! C'est pas vrai ça ! » Gros silence incrédule, pendant lequel les soudards regardèrent émerger du linge un véritable flacon d'alcool, avec des fleurs noyées qui passaient comme au manège. Un bouquet de sentiments mitigés s'épanouit dans le cœur des cinq brutes. De l'alcool, c'est la bonne aubaine ! Mais l'autre qui racontait que c'était pour se fourrer le cul ? Mais il nous a pris pour quoi ? Mais c'est un scandale ! Mais on va devoir encore s'indigner ! « Là, ça va être ta fête, Ducon ! »

Le temps passe lentement quand tout va mal. Le novice encaissa des nuées de coups. Chaque fois qu'on le menaçait de diverses tortures, les secondes s'étiraient alanguies comme des fauves à la sieste ; puis venaient lesdites tortures, huit doigts retournés, un tibia brisé avec art et sobriété, crâne fêlé à petits coups de banc, nez écrasé en montant dessus, tandis que les soldats éclusaient son vin de chrysanthèmes.

Il ne lui fut pas donné de s'évanouir ; il dégusta tout sans rien omettre. Enfin on jeta le corps dans la soue à cochons ; les bêtes, qui reçurent ce beau paquet sur le crâne, hurlèrent des protestations et le mordirent, le piétinèrent, lancèrent toutes sortes de malédictions sonores. Suivirent les bouteilles vides, qui allèrent secouer les postérieurs des ombrageux quadrupèdes, relançant du même coup leur mauvaise humeur, dont fit les frais encore une fois l'infortuné novice. Ainsi passa-t-il la nuit, le nez dans l'ordure, à s'infecter mille plaies.

Mais ce n'est pas tout ! La mauvaise foi des honnêtes gens est considérable et ne connaît aucune limite. Chacun le sait, chacun le constate, même si tout le monde l'oublie. Alors que notre pauvre diable, après une éternité passée à gémir dans le lisier, s'était remis debout sur sa patte vaillante et tentait d'enjamber la clôture pour s'éloigner des cochons, surgit l'aubergiste, qui le harcela, l'abreuva d'injures : « Qui va me payer mon manque à gagner, cloporte ? Des misérables comme toi font fuir la clientèle ! Pourquoi, grands dieux, être allé mentir à ces nobles soldats ? Pourquoi avoir attisé leur hargne ?... Que t'ai-je fait pour mériter que tu m'exposes ainsi à leur colère ? Pour les calmer j'ai dû me ruiner en alcools, tout mon stock du Double Neuf y est passé, calamiteux crétin ! Qu'est-ce que je vais faire, demain ? Pourriture ! C'est de ta faute ! Tu me le payeras ! » Mais comme le novice n'avait plus que

des lambeaux de vêtements, et rien d'autre que ses blessures, sa fracture et sa honte, l'aubergiste vit bien qu'il ne pourrait se rembourser sur la bête ; alors il le bouscula méchamment, le fit tomber sur sa patte brisée, et lui piqua ses sandales. On imagine les hurlements de la victime, retombant dans le lisier, et les échos que souleva sa prestation sonore dans la population porcine.

« Va nu pieds, dorénavant ! Et ne reviens plus jamais ici sans argent pour me rembourser, ou je te tue, crevure ! Je n'oublie pas, de plus, que tu me dois un repas, et aussi ta nuit !!! Et laisse ces cochons tranquilles !!! »

Tableau suivant ! Dans le petit matin tout bleui d'engelures titubait l'ex-novice, à poil ou peu s'en faut, exilé en terre infernale ; il s'appuyait sur un bâton et traînait sa patte folle. Sa tête avait l'air d'avoir été attaquée par un nuage de frelons, ses doigts étaient comme des concombres violacés, et il bavait du sang.

Il n'en était pas encore au stade où tirer des conclusions, car pour ça il faut du calme ; non, pour l'instant, il avait basculé en mode automatique : un petit module de survie qui gère les gestes élémentaires, marcher respirer tousser couler du nez pleurer ; le reste tourbillonnait dans un vaste délire plein d'étincelles au sein duquel le novice entrevoyait parfois la figure de son oncle paternel, symbole du foyer, de la nichée familiale, avec sa longue barbe et son regard de vieux malin.

Aujourd'hui était le jour du Double Neuf, le neuvième jour de la neuvième lune. Double dose de yang ! Aujourd'hui, nous attraperons la richesse ! Aujourd'hui le bonheur viendra, il étendra ses ailes sur nos vies, enfin enfin !

Des paysans qui se préparaient à monter fêter ça dans les hauteurs découvrirent un corps sanglant et presque nu. Il n'est pas possible, un jour pareil, d'abandonner un pauvre passant qui gémit. « Foutus bandits ! ils l'ont presque tué ! » Sur une claie de branchages, ils traînèrent le corps disloqué jusqu'au seuil d'une vieille pagode vermoulue habitée par un bonze que tout le monde considérait comme au moins à moitié fou, et ils appelèrent, tambourinant au portail : « Vénérable ! Venez voir ce qu'on a trouvé ! Coucou Vénérable ! Que du bonheur sur votre tête, venez voir, c'est important ! Vénérable !... Cadeau cadeau, on sort de son tonneau ! »

Dès qu'ils entendirent une serrure s'ouvrir quelque part dans les lointains de la bâtisse, vite vite ils s'enfuirent, pour se mettre hors de portée du fameux vénérable, et le planter comme une andouille devant le fait accompli. Celui-ci ne manqua pas de saluer ce beau courage comme il convenait : « Ah les salauds ! éructa-t-il ; ah le beau colis qu'ils m'ont déposé là ! Merde de chiottes à yamen ! » Sa voix coassante résonna longtemps sous les voûtes et les plafonds, tandis qu'il tirait le blessé jusqu'au fond de son antre. Qu'allait-il en faire ? Devrait-il le soigner, ou le dénoncerait-il, en le faisant passer pour un espion ? Il hésitait...

« Qu'est-ce que t'en penses ? Ou je pourrais te manger ! Après tout, c'est le Double Neuf. Faut bien s'amuser un peu, tu crois pas ? »

La nuit même, le novice fit un drôle de rêve. Il était avec son maître au monastère, dans la cuisine. Il y avait plein de bougies partout ; la salle était inondée de lumière. Ils étaient trois convives, car en plus du maître – il avait mis son chapeau de jardinier – il y avait un personnage extraordinaire, habillé d'une robe couleur de nuit, parsemée de centaines d'astres qui scintillaient d'or au feu des bougies ; son visage était blanc, ses longs cheveux couleur de sang séché retombaient sur son front, en deux ailes qui encadraient un regard comme le novice n'en avait encore jamais vu : c'était comme si l'homme avait traversé des champs d'étoiles, ou avalé des météores ; un regard tellement brillant qu'on aurait craint de bronzer sous son feu, jusqu'à en attraper des cloques. C'était très impressionnant.

Le novice, qui avait mal partout, mâchonnait des mots d'excuse entre ses gencives gonflées, et personne n'aurait dû le comprendre ; mais le dieu – ou peut-être était-ce un démon qui l'observait, allez savoir – riait à chaque nouveau doigt retourné, à chaque nouvelle morsure de porc ; ça l'amusait, tous ces petits malheurs. « En conclusion, maître, j'ai été pitoyable, j'ai été nul.

Il n'y a pas de vin de chrysanthème, et regardez mes doigts tout tordus tout violets, je ne peux plus rien faire... C'est comme si j'avais une rage de dents à chaque phalange, à chaque articulation ! Ah, pourquoi, pourquoi m'avez-vous envoyé dans la vallée ?

— Pourquoi toi, t'es-tu précipité à l'auberge, gros bulot ? répondit le maître

— Eh oui ! Que diable allait-il faire dans cette galère ? » demanda le dieu, et comme les autres le regardaient sans comprendre : « C'est juste une citation, ne cherchez pas... Ceci étant, votre maître n'a pas tort, jeune homme : pourquoi être allé vous fourrer à l'auberge ?

— Je cherchais un endroit où l'on pût dormir, et manger aussi, contre quelque argent.

— Je vois. De bons petits plats, du thé bien parfumé, une couche molle... Pas trop de punaises ? Et puis, de bon alcool, qui vous chiffonne la tête et vous pousse à faire des idioties, comme d'aller trimbaler partout un gros sac avec des airs de conspirateur, hein ?... Décidément, vous n'avez pas laissé échapper une seule petite erreur !

— Les paysans n'auraient-ils pu te loger ? te nourrir ? Contre tes bras, contre un peu de ta force, tu aurais eu un toit pauvre, mais honnête. Que t'ai-je donc montré, ici ?

— Ce n'est pas tout, continua le novice qui ne voulait pas répondre et n'osait

plus regarder personne. Là-bas, les gens étaient si veules, et si fourbes ! Je me suis cru supérieur aux autres.

— Ouh que ça c'est grave, gronda le maître. Et, se retournant vers son invité : cher ami, quel gage, quelle pénitence lui imposeriez-vous ?

— Celle-ci ! » répondit l'autre. Il tapa dans ses mains, et le novice ouvrit les yeux. Au-dessus de lui, le regardant d'un air courroucé, un vieux bonze tout ridé lui corna dans la figure : « C'est pas bientôt fini de parler la nuit ? Je veux dormir, moi ! COUCHÉ, DODO, SILENCE !!! »

Le lendemain. Qui ne fut pas peu étonné de se voir vivant ?

« Vénérable ? Cette nuit j'ai vu un dieu !...

— Cette nuit, tu as failli le rejoindre pour de bon ! Tu vois ce gourdin ? Enfin, je me suis retenu... Mais qu'est-ce que tu as pu parler ! Intarissable batteur de coulepe, cauchemar à pattes, comment peut-on oser être aussi bavard que toi ?

— Ah je suis désolé, vraiment. J'ai parlé ?

— "J'ai parlé ?" Pah ! Si tu as parlé ? Et d'après toi, de quoi suis-je en train de me plaindre ? De la grêle sur mes citrouilles ? Tu t'es accusé de toutes sortes de pensées stupides ! Ah mais je veux bien te croire ! Ceci dit, je n'ai pas écouté ; ce n'est point mon genre... Et à quoi ressemblerait-il, ce dieu ?

— Ses cheveux étaient couverts de sang séché, et son corps était comme un four plein de feu ronflant ; même son regard vous cuisait.

— Bon. Le hasard n'existe pas. Je me demande ce que tu as bien pu faire pour attirer l'attention de celui-là... J'en conclus que tu viens du monastère, que tu étais auprès de maître Wan ?

— Oui... Il doit se demander ce qui m'est arrivé.

— Voilà qui m'étonnerait. Et que t'a-t-il appris ?

— J'ai débité en bûches une montagne de bois, j'ai divisé en deux parties égales des bâtonnets d'encens, puis j'ai délicatement coupé des milliers de grains de riz dans le sens de la longueur. Je n'en reviens toujours pas.

— Comment as-tu franchi ces épreuves ?

— Pour les bûches, il m'a juste fallu de la patience. Pour les bâtonnets d'encens, j'ai dû engager toutes mes ressources en matière d'obstination. Pour les grains de riz, c'était tellement dément que je ne pouvais plus du tout me contenter de patience ou d'obstination. J'ai décidé de me faire confiance.

— Patience, obstination et confiance ? Oh mais que c'est beau ! Mais que c'est édifiant ! Bravo ! Que demande le peuple, pas vrai ? Il te restait à savoir traverser un village avec un sac plein d'alcool sans en perdre une goutte... C'était ça, l'épreuve finale, bougre d'andouille, et tu l'as foirée magistralement ! Pas un gramme de ruse ni d'astuce, sans parler du reste ! Se faire bousiller de

la sorte par des crétins pareils !? C'est inacceptable ! Qu'est-ce que c'est que ce mollusque qu'on m'envoie ? Pour ta peine, tu devras recommencer !

— Ce ne sera pas de la tarte ! dit le novice, terrifié.

— Loin d'être évident !

— Eh...

— J'avoue... Mais il faudra en passer par là. Je sais pourquoi il t'a renvoyé ici !

— Qui ça ? mon maître ?

— Mais non, cruchon ! Le dieu qui a claqué des mains ! Cette nuit tu aurais pu crever, et c'est ce qu'il n'a pas voulu ! Bon, eh bien, maintenant, j'accepte de parfaire ton éducation, mais ce ne sera pas gratuit. Il va falloir bosser dur, mon bonhomme ! Mais d'abord, réduisons cette fracture...

— Ah non !!!

— Ah si ! Pas de clopineur dans ma pagode ! Ici, l'on trotte ou on prend la porte !

— Mais... mais...

— On ne discute pas la perle du dragon ! » Crac-crac-cric-crac clack !

Après la jambe, il y eut les doigts. Puis le nez, qui resterait tout de même un tantinet bossu, et sujet à des rhumes intéressants. Fort heureusement, le crâne fêlé se ressouda tout seul. Se posa ensuite, dominant tel un sombre château les innombrables petites corvées qui faisaient le quotidien de la

pagode, la grande question de savoir comment traverser une meute de soldats sans perdre une goutte de vin. Complètement le genre de trucs idiots dont raffolent les Shaolin, comme traverser un pont de lianes en dansant à cloche-pied tout en portant deux lourds filets bourrés de singes enragés ; un exercice qui permet à l'élève de progresser sur le chemin rude mais exaltant de la perfection, le *gong fu*, la maîtrise de l'art. Art de, par exemple, galoper en hurlant sur un fil tendu au-dessus d'un gouffre rempli de barbares avinés ; art de sauter d'un bambou sur un sabre en évitant les dards et les flèches de huit-mille archers postés en dessous ; voire, pour les plus téméraires, art de remplacer une tuile sur la faîtière d'une pagode un jour de grand vent sans que celui-ci ne retrousse la robe et que les breloques ne se mettent à tinter, selon la célèbre formule du japonais Ryōkan : *Cueillant des kakis, mes boules dorées saisies par le vent d'automne*. Pour les amateurs d'exploit, et qui vont pieds nus, celui-ci n'est pas mal non plus : *Venez par ici en essayant d'éviter les bogues à terre*¹. En somme, la vie est courte mais excitante.

Et zouf ! l'hiver revint. Les saisons avaient fondu comme argent à la foire, à peine le temps de tâter sa poche qu'elle est déjà vide. Comment ? Déjà la fin ? Eh oui mon pauvre. Le vent triste et froid, chargé de pluies, enterra

1 Traduction de J. Titus-Carmel, chez Verdier, 1986

l'année sous l'humus de millions de rêves abandonnés de guerre lasse, tandis que surnageait, indestructible, sa majesté la scoumoune, encore et toujours, et aussi la grisaille des horizons bouchés.

Bourgeons, feuilles, fleurs, racines et ossements ; le temps passe en ricanant. À quoi ai-je dépensé toute cette année ? Le novice aurait pu répondre : « À me réparer ». Et aussi à se préparer. Un jour, arrivèrent au village les soldats du yamen avec un autre pauvre diable en carcan, et une tête dans un seau.

Ce jour-là...

Ce jour-là, le Vénérable entra comme un fou dans la pagode ; il la traversa comme un dératé, et se jeta comme un furieux dans la pièce à vivre, où le novice, calme et serein, épluchait des légumes.

« ILS SONT À L'AUBER-GEU !!! » hurla le bonze comme un dément ! « Il n'y a pas un instant à perdre ! Debout ! N'oublie pas tes flacons, tes sapèques et ta fausse tresse ! Allez allez allez allez ! Remue-moi ce popotin ! »

Aujourd'hui serait le jour noir de la tourmente. Aujourd'hui viendrait le blizzard, avec un but à ne pas perdre, un cap à tenir coûte que coûte !

« N'oublie pas ! Ne perds aucune goutte, abats tes ennemis, et tu seras digne de remonter là-haut ! »

Pendant des mois, le novice s'était entraîné à courir sur des poutres avec des calebasses pleines d'eau bouillante. Il savait se faufiler entre des barrières de bambous taillés sans faire d'accroc à sa veste, il pouvait même galoper dans les flaques sans éclabousser ses bas de pantalon. Grâce à son nez cabossé, il était encore capable d'éternuer en produisant un bruit terrible, qui rappelait le son d'une arme effroyable, inventée par un peuple d'occident, avec laquelle, disait-on, les murailles d'une ville célèbre s'étaient écroulées en douze secondes. Le vieux bonze se demandait si l'on ne tenait pas là le moyen d'écraser le yamen d'un seul coup gigantesque. Mais il n'en disait mot. Un truc pareil, c'est presque de la triche. Cependant, ne voulant pas exposer sa pagode à des envols intempestifs, il avait toujours pris soin de n'exposer son élève ni aux foins ni aux pollens.

Arme terrible ! Encore fallait-il que le nez fût enrhumé. Mais lorsqu'il l'était, son porteur s'empressait ordinairement de choper une fièvre qui l'ahurissait au fond de son lit – planqué pour l'occasion dans une cabane au milieu des pins, bien au loin – d'où il éternuait comme un démon, terrorisant toute la campagne.

Ce jour-là, le nez était libre, frais et dispos. Aucun espoir de voir les montagnes sursauter, la terre s'entrouvrir ni les nuages s'enfuir en hurlant. Bon, d'un côté, c'était dommage, mais la victoire n'en serait que plus belle !

« On arrive... Tu seras sans pitié, tu me promets !

— Je serai sans pitié !

— Sans frayeur !

— Surtout pas !

— Et sans scrupules !

— Je m'entraîne tous les jours ; jamais vu un scrupule me ramper dessus !

— Bravo, tu es bien mon élève ! Ah, que je suis fier de toi ! Allez, on va faire peur à tous ces crétins, et on repartira riches et célèbres. Qu'en dis-tu ?

— Vous êtes sûr que vous êtes un vieux sage ?

— Évidemment ! Tiens, voilà les affreux. Non mais regarde-moi cet air stupide ! Comment veux-tu perdre ?

— Je trouve qu'ils ont l'air féroce... Ahâ, ils ont de nouveaux sabres.

— Ça te pose un problème ?

— Euh, meuh... c'est gérable... C'est gérable. Je pense que c'est gérable.

— Tu ne veux plus punir ces immondes soldats qui t'ont tant humilié ?

— Je crois que si... Je sens que si ! Je trouve que je voudrais bien que oui !

— Ça n'est pas très clair. Tu ne veux plus te venger de l'aubergiste ?

— Râah alors là si... Cependant, ne vaudrait-il pas mieux savoir pardonner ?

— Pap... Mais tu n'as donc pas honte !?

— Ni honte ni scrupules, ô Vénérable. Complètement tout à fait pas de honte du tout. Et je pense, ô Vénérable, que le pardon est aussi une bonne chose.

— Mais nom d'un chien, es-tu une larve, ou quoi ?

— Vénérable oui ! Je suis une larve ! Je glue, regardez, là. Bââh !

— Répugnante couardise !

— Et finalement...

— Quoi ???

— Adieu !

— Ah mais non ! Ah mais où vas-tu ?

— Je fais demi-tour !

— Écoute-moi bien ! Si tu abandonnes maintenant, c'est un an de corvées supplémentaires, et que des légumes bouillis !

— Pah ! Je survivrai !

— Et je te ferai une réputation d'enfer auprès des filles !

— ...

— Et en plus, n'imagines même pas de t'enfuir en cours d'année. Si tu files, je dirai que tu m'as volé ! On te pourchassera, ton signalement voyagera de province en province ! Tu finiras avec un carcan ! Comme ce pauvre diable !

- Êtes-vous humain, ou est-ce juste une apparence ?
 - C'est exactement une apparence... Hé, monsieur le soldat !
 - Non pitié...
 - Monsieur le soldat !!
 - Pitié. À genoux, pitié !
 - M'en fiche. Monsieur le soldat !!!
 - Quoi qu'y se passe ? Y veut quoi le tondu ?
 - Cet individu que vous voyez ici prétend que l'alcool de riz qu'il transporte ne doit pas être goûté avant demain, qui est jour du Double Neuf.
 - Çuilà que j'distingue à genouille par terre ?
 - Oui !
 - Et y dit ça ?
 - Oui ! Et moi je dis qu'il faut le goûter avant, des fois qu'il soit mauvais. Mais lui dit qu'il y a un règlement, que le baijiu aux chrysanthèmes ne peut être bu avant le neuvième jour du neuvième mois. Qu'en pensez-vous, monsieur le soldat ?
 - Moi j'pense qu'y se fout de vous, c'est tout. Y a pas d'règlement, on picole quand on a envie point final ! Nonostant, j'vai demander au chef. Bougez pas. »
- Et le soldat rentra dans l'auberge...

Le vénérable ne se tenait plus de joie : « Nonostant ! Ah l'idiot, ah le bon crétin ! Ouh, le distingué jocrisse, avec son nonostant foireux ! Nonosse toi-même, huître molle ! Quelle journée bénie... On a bien fait de se lever ce matin ! Ne me déçois pas ! Allez debout !

— Je vous hais !

— M'en fiche ! Tiens, voilà Nonostant et son chef. Oooh mais que voilà une belle paire ! En groupe, ils sont encore plus grandioses. On aimerait les peindre... Bon eh bien je te laisse, hein ? Sois digne, mon fils ! Et n'en perd pas une goutte, sinon gare ! Bonjour messieurs ! L'alcool incriminé est dans ce sac, là ! » et le vieux se trissa vite fait, comme seuls les monstres ricanants savent le faire. Nonostant !

« Il est bizarre, le vioque. C'est quoi cette histoire ?

— Chef ! L'individu ci-dessous prétend qu'on y doit jamais boire le vin de riz aux chrysanthèmes avant le Double Neuf qui tombe cette année demain. L'autre vieux qui s'est carapacé dit qu'on a le droit de faire ce qu'on veut, et de boire tout son saoul sans souci du règlement attendu qu'y en a pas. Z'en pensez quoi ?

— J'en pense qu'on se fout de notre gueule, et que ça coûte cher généralement. Va chercher les autres, faut qu'on étudie le cas.

— Bien chef !

— Toi, debout et ouvre ce sac ! »

À ce moment-là, le vieux bonze, planqué derrière une palissade, passa la tête par dessus et cria, charitable, cette manière d'avertissement : « Ne faites pas ça, malheureux ! Il a dit qu'il démolirait le premier qui ferait mine d'ouvrir son sac ! Ne le cherchez pas, c'est un teigneux, houlàlà si vous saviez !

— Comment ça, un teigneux ?

— Ah, vous n'imaginez pas tout ce que j'endure ! C'est des baffes du matin jusqu'au soir, et des gifles du soir au matin ! Soyez prudent, surtout !

— Mais enfin, comment ça des ?... Viens ici, vieux squelette !

— Ouh non ! Trop peur de prendre des coups ! Et n'ouvrez pas le sac ! Surtout n'ouvrez pas le sac ! » Si après ça, ils pouvaient encore se retenir...

La troupe sortit de l'auberge, goguenarde et plutôt intéressée. Le chef exposa les faits : « Un : ce vermisseau tremblotant convoie du pinard ! Deux : il affirme qu'on ne peut pas en boire avant demain attendu que c'est du baijiu et qu'on n'est pas le bon jour. Enfin, article troisième et ça c'est le plus grave : il démolira le premier qui essaiera de picoler de sa gnôle ! »

Tiens donc. On imagine aisément l'état d'esprit de la bande, laquelle, du reste, n'était plus tout à fait à jeun depuis au moins quinze ans. Pour compliquer les choses, voici que sortit l'aubergiste, au milieu de la foule venue assister au spectacle. Bien que positionné à distance prudente de l'épicentre, il ne put faire autrement que de reconnaître l'affreux saligaud qui lui avait

bousillé la soirée il y a un an tout juste, et il le dit ! Ou plutôt, il le rugit. « Mais je le remets, cet animal !! C'est l'imbécile heureux qui vous a nargué l'année dernière ! Même que vous l'avez foutu dans les cochons ! Qu'est-ce que tu reviens faire ici, trou de bite ? Attention ne le tuez pas il me doit du fric !

— Exact, chef ! Rappelez-vous ! C'est l'individu d'allure suspecte qui transportait ses braquemarts qu'y z'étaient des flacons de pinard, en fait.

— Même qu'on l'avait pas loupé, oui oui je me souviens ! Et tu reviens nous enquiquiner, raclure ? Mais enfin tu n'as donc jamais honte ? Défier l'autorité comme ça chaque année ? Mais c'est l'idiot du village ou quoi ? Et encore de l'alcool, hé ? »

Plus par affection que pour d'autres raisons, le chef balança une tarte au novice qui ne mouftait plus rien. Ah, nostalgie ! Et comme le temps passe ! Le chef s'accroupit devant sa victime ; les autres firent cercle.

« Allons, raconte-nous tout... C'est pas de l'alcool, cette fois-ci ?

— ...

— Mais réponds, tronche de poule ! (baffe) Tu vois, si tu ne veux pas qu'on te frictionne comme l'autre fois, il va falloir articuler des phrases cohérentes et qui expriment des choses justes. Sujet, verbe, complément ! Et au bout : la vérité !

— Seigneur, murmura le novice, il ne faut pas croire tout ce que raconte ce bonze, il est un peu dérangé, chacun vous le dira. Moi je transporte du vin de

chrysanthèmes pour le monastère, comme l'année dernière, et je n'ai jamais rien dit concernant un quelconque règlement interdisant d'en boire. Tout ça c'est des menteries de l'autre gaga. Il faut me croire, sei...

— Donc finalement on a le droit d'y goûter ? Oôôh, grand merci, vraiment, de condescendre à nous y autoriser ; on n'osait pas, vois-tu !

— ?!

— Mais tu n'as pas honte de traiter un vénérable de menteur ? Si j'en crois mon expérience, c'est toi le plus menteur des deux !

— Non, non, je...

— Non, je vois bien que tu n'as pas honte. Eh bien tu devrais ! Moi, je crois que tu te payes encore notre tête. Ouvrez le sac, vous autres !

— Ah non, vraiment vous ne devriez pas !

— QUOI ?!!? TU OSES ENCORE...

— Je suis le très humble serviteur mais...

— AH PUTAIN... SOLDAT LI !!!

— Chef oui chef !

— Trois doigts à cette main !!!

— Tout de suite, chef ! »

Alors là, le novice, n'ayant plus rien à perdre, se dressa d'un bond et se mit à hurler : « C'EST POUR LE MÉDECIN C'EST PAS DE L'ALCOOL ! C'EST

PAS DE L'ALCOOL !! JE VOUS EN PRIIIIEUHEUHEUHEUHEU !!!

— Et qu'est-ce que c'est, alors ?!?

— Euh euh, eu'dla... eud'la... EU'D'LA PISSE JUSTE DE LA PISSE JE L'JURE!
Bouhouhou, c'est les urines du vénérable et de moi, pour le docteur quand il viendra ». Et il baissa la tête, découragé, abandonnant le combat, pleurant d'avance, coulant du nez (ce qui revenait à charger cette arme, en somme).

« Eh ben voilà, c'était pas si compliqué. Et l'autre bonze auquel tu voulais faire croire que c'était du vin, mais qu'est-ce que t'as dans la caboche, trouduque ? Toc toc y'a quelqu'un là-dessous ? Tu peux pas t'empêcher de mentir, hein ? T'avais peut-être en vue de lui faire une p'tite surprise demain, à l'apéro, c'est ça ?

— C'est à dire non je...

— NE DIS PLUS RIEN ! » Le chef se retourna : « Aubergiste !!!

— Monseigneur ?

— Une table pour notre invité ! Monsieur a soif... Z'avez toujours vos cochons ?

— Et comment, monseigneur ! Toujours là, monseigneur. Pour vous ser...

— Lui réserverez une chambre auprès de ces messieurs ! À table ! »

On poussa l'infortuné jusque dans la salle, où il alla s'affaler sur un banc. On posa le sac devant son nez. On l'ouvrit. On découvrit deux petites bouteilles. Le liquide, à l'intérieur, était d'un jaune pâle très suspect, et le verre

était un peu tiède. Pas un pétale de fleur cette fois-ci. Un soldat déboucha un flacon, approcha son nez d'un air dégoûté, et le retira en grimaçant : « Pouark, c'est point buvable ! Si quelqu'un veut renifler pour se rendre compte par lui-même...

— Non non, on te fait confiance... Alors pt'tit pédé, c'est de la pisse à qui, ça ?

— Comment ça ?

— C'est la tienne ou c'est à l'autre squelette ?

— Celle-là c'est c'est...

— Celle-là cé-cé, celle-là cé-cé ! Je te demande pas de chanter, bourrique ! À qui, tu vas me le dire ? parle ou je t'écrase !

— C'est la mienne. Et l'autre, euh, eh bien c'est à l'autre.

— Tu fais bien de préciser, j'aurais pu ne pas deviner. On va commencer par la tienne, manière de s'entraîner, d'accord ?

— Oh bouhou non pitié !

— À ta santé, j'te dis ! Et glou et glou et glou ! Allez !!!

— Pitié !

— Bon, toi, maintiens-le !

— À vos ord' !

— AUBERGISTE !

— Oui monseigneur ?

— Un entonnoir !

— Voici, monseigneur. J'avais prévu que vous en auriez l'usage... »

Le novice tremblait de tous ses membres. Si jamais, mon Dieu faites que ça n'arrive pas, si jamais les autres s'apercevaient de la supercherie, il était mort ! Découpé haché menu, donné aux cochons en émincé. Autre sujet d'inquiétude, son nez, qui avait reçu un coup, commençait à saigner. Il ne s'agissait pas d'éternuer, pas devant ces bouteilles, pas après ce qu'il avait juré !

« Toi, ouvre-lui le bec ! Toi, tiens l'entonnoir !

— Awawhaïe ghawa wal!

— On se tait !... Bon, et moi, je verse ! »

Et le liquide coula, brûlant les entrailles. Une bouteille, et puis l'autre. On prit son temps, pour bien profiter du spectacle. La foule s'était resserrée autour des soldats et de leur victime, et regardait d'un air poli. L'aubergiste était au premier rang. Dommage, car vous connaissez le proverbe...

Tableau suivant !

Extérieur jour, gros plan sur la tête du vénérable qui dépasse par dessus un cageot de choux. On entend le méchant bonze qui glousse, plié de rire. Il lui manque des dents, bien fait pour lui !

Extérieur jour, le bonze vu de dos. Il sort prudemment de derrière sa pile de cageots, et s'avance à pas de loup. Il s'engage dans l'espace vide de la place, silhouette tordue et ricanante, et progresse en direction de l'auberge, dont on distingue l'entrée, une bouche noire et carrée qui donne à la bâtisse l'air d'être en train de chanter un hymne.

Tout d'un coup, un cri fuse ! Bruit de bousculade, éclats de voix, bancs renversés ! Quelqu'un glapit « Attrapez-le ! » et, par l'ouverture, bondit comme un lapin le novice, les yeux ronds le visage rouge, poursuivi par le chef qui charge comme un ours, suivi de sa meute et des consommateurs qui ne veulent surtout rien rater, pensez donc quelle histoire ! Tout ce petit monde se répand sur la place du village, tandis que le Vénérable retourne en sautillant se planquer derrière ses choux, allume un ruban de pétards et le balance dans le groupe ! Brapadabrapadabram !!! Brahoumpadacrak !!!

Extérieur jour, plan moyen sur le novice qui slalome comme au rugby, au milieu des soldats qui tentent de le saisir, tandis que le chef, au comble de la fureur, tronçonne des villageois en bramant : « Ah la charogne ! Ah l'ordure ! Nous siffler deux bouteilles de baijiu sous le nez ! Tu vas souffrir !... »

Eh oui, ils avaient beau être soldats, ils avaient fini par s'en rendre compte. Le petit tondu s'était payé leur fiole ! Deux boutanches entières, deux fois un véritable cul-sec ! Une honte énorme ! Le chef n'arrêtait pas de lancer sur le novice la tête de l'aubergiste (ne jamais se mettre en avant), ratait sa cible, reprenait son projectile en passant et recommençait. Tout ceci au milieu des pétards. Quel beau moment !

Pour finir, quand la poussière eut fait un beau nuage au milieu de la place, que les gens se furent mis à tousser, à trébucher sur les cadavres, le novice jaillit de la nuée comme un suppositoire d'un trou de balle rétif, suivi de près par un bras musclé qui lui empoigna la tresse – en ce temps-là, tous les Chinois devaient en porter une ; c'était pratique, nous apprend Lu Xun, un flic pouvait diriger toute une poignée de civils rien qu'avec la main gauche, et garder libre sa main droite pour des trucs plus intéressants, genre fouetter, siffler de la bière, bastonner... Où en étais-je ? Ah oui, donc, un bras musclé empoigna la tresse du novice, et serra. Il y eut un hurlement affreux quand la fausse tresse se décolla – le novice se l'était rasée deux jours auparavant – emportant un petit carré de cheveux en train de repousser. Ce fut la première fois, notons-le bien, qu'un Chinois se faisait faire une épilation à la cire derrière le crâne.

Dernier tableau ! Un jour plus tard...

Au monastère, le novice, le maître et le Vénérable étaient attablés devant du vin de chrysanthèmes, tous trois bien au chaud dans une flaque de soleil. Ils commentaient les derniers événements. Et il y en avait, boudiu ! à ne savoir qu'en faire... Pensez donc : des soldats ridiculisés, humiliés, une auberge dévastée, des gens découpés en morceaux, et le chef enragé avec dans une main la tête de l'aubergiste et dans l'autre une tresse qui pendouillait comme une queue de lézard, idiote et inutile. Sans oublier, en périphérie de la tornade, le novice au nez empoussiéré qui... « A... âa... ah att!...Aaaaatch ! » On n'en dira pas plus que ceci : les Juifs ont pour habitude de souffler dans une corne de bélier, le Zohar, pour terrifier le Malin et lui ôter toute envie de venir faire l'andouille. Mais quand le novice déboucha son nez, l'auberge s'envola et retomba mal, des tympans claquèrent, les gens s'enfuirent à quatre pattes.

« Somme toute, dit-il à son maître, je n'ai pas perdu une seule goutte d'alcool. Mais alors, quelle biture !

— Ben tiens alors, bois ! On soigne le mal par le mal. Alors, Vénérable, comment s'est-il débrouillé ? Est-il reçu ?

— La technique était plutôt curieuse. C'est la première fois que je vois quelqu'un gagner dans un conflit en se murgeant la poire... Il a un peu flanché

au début, mais il s'est bien ressaisi par la suite. Il a gardé le cap ! Moi je dis qu'il est bon pour le service... Petit, tu t'es bien comporté dans la tourmente. On est fier de toi !

— BRÔÔÔÔH... pardon.

— Mes tuiles ! mon toit ! ma pagode ! Mais fais attention, quoi !

— Pas de souci, c'est juste quand j'éternue.

— Ah bon... Oui mais tout de même !

— Que va-t-il se passer, maintenant ?

— L'enseignement va pouvoir commencer.

— Ah !

— Novice ?

— Oui ?

— Bienvenue chez toi ! »... Et c'est fini.

Le vent se levait. Non pas dehors, sur la mer, mais bien dans notre dos, dans la caverne. Un courant d'air frais, pas forcément désagréable, qui faisait frémir les bâches de la luge à bagage. Nous ne cherchions plus à découvrir ce qui pouvait générer un phénomène aussi improbable ; après tout, non seulement nous étions sur une planète étrangère, au pied d'un bâtiment bizarre et vaguement organique, mais en plus nous étions morts, tâchons de

ne pas l'oublier. Alors, quand huit cadavres font comme si de rien n'était et se mettent à bavarder avec une foule télépathe et indiscreète, comment voulez-vous encore vous étonner de quoi que ce soit, sinon par un reste d'habitude ?

Arturo nous avait narré un conte. Rien de franchement biographique là-dedans, mais ç'avait été tout de même fort sympathique à écouter. Les jeunes avaient bien rigolé ; les vieux, moins : ces histoires de tortures et de soldats pourris leur rappelaient trop de souvenirs réels pour y trouver matière à s'extasier. Niko s'exclama soudain, se frappant le front :

« Mais alors ! C'est une histoire de gardiens ?

— C'est clair que ce n'est pas un conte zen, répondit Arturo. À qui le tour ?

— À moi, déclara Hassan ». Le petit Jordanien se leva, franchit la ligne, salua son public, et commença.

